

# HERVÉ LE CROSNIER

## Pratiques de lectures à l'ère de l'ubiquité, de la communication et du partage de la connaissance

Aujourd'hui quand on parle du livre électronique, on a tendance à se focaliser sur l'aspect proprement technique, et à oublier que nous sommes en face d'une véritable métamorphose du livre, au sens biologique d'un changement radical autour duquel va se réorganiser toute la chaîne du livre. Quelle sera la relation entre la personne qui crée les œuvres et le livre lui-même ? En droit français, on considère que l'œuvre est une extension de la personne de l'auteur ; avec les nouveaux modes de production, de diffusion et de lecture numériques, on risque de perdre la notion même de ce qu'est un auteur. Par ailleurs, quand on parle de document, le bibliothécaire a tendance à penser à l'objet qu'il a sur ses étagères. Mais dans la réalité des pratiques, le document doit avant tout être recherché dans la communauté de lecteurs qui se constitue autour des textes, dont la place est encore plus marquée par les outils de la lecture numérique. Enfin, dans cette métamorphose vient s'intercaler un nouveau "lecteur" ; on ne peut plus seulement raisonner sur la base d'un être humain pour définir ce qui lirait un document : de plus en plus de robots qui ont au préalable parcouru l'espace numérique sont souvent les "premiers lecteurs", pour créer les index des moteurs de recherche ou pour nous aider à constituer des recueils spécialisés, pour organiser et regrouper les documents.

Toutes ces mutations du document ont été étudiées par un réseau de 170 chercheurs du CNRS utilisant le pseudonyme collectif Roger T. Pédaque. Le livre qu'ils ont publié montre que trois points de vue sont nécessaires simultanément à la compréhension du phénomène. Le premier étudie les changements de forme : la numérisation et aujourd'hui l'intégration du multimédia. Le second regarde les fonctions sémantiques du document numérique : l'annotation qui organise les connaissances et permet l'extraction d'informations. Enfin, le document est aussi un "médium", c'est-à-dire le prétexte à des pratiques sociales, économiques et juridiques qui sont profondément bouleversées par la mutation du numérique. L'unité entre l'objet livre et son contenu disparaît ; on distingue le support numérique, qui reste matériel, du travail immatériel de l'auteur. L'abonnement payant aux fournisseurs d'accès à Internet règle la question du matériel ; mais le problème de la rémunération du contenu reste posé. D'autre part, le document numérique étant déconnecté de son support physique, on a d'autant plus besoin d'ajouter des métadonnées – c'est-à-dire de cataloguer ou d'indexer des contenus qui émanent de l'auteur, revus par l'éditeur et destinés à des usages sociaux – pour intégrer les documents dans un système de connaissances qu'on appelle depuis des siècles une bibliothèque et à partir de laquelle nous pourrions extraire des savoirs. À noter que si l'on persévère dans la logique actuelle, ce travail documentaire se fera au bénéfice des monopoles en place. On le voit bien avec la focalisation du débat sur la gestion du numéro de l'identifiant unique du document, notamment le GoogleID.



Hervé Le Crosnier est maître de conférence à l'Université de Caen, où il enseigne les technologies de l'Internet et la culture numérique. Sa recherche porte sur l'impact de l'Internet sur l'organisation sociale et culturelle, et l'extension du domaine des biens communs de la connaissance. Auparavant, Hervé Le Crosnier était conservateur de bibliothèque et a fondé la liste biblio.fr en 1993. Il est actuellement éditeur multimédia, créateur de C&F éditions. Il est membre de l'Association VECAM, qui a joué un rôle important dans l'organisation du Forum mondial Sciences & Démocratie.

### Publications (extrait)

"La médiation numérique", in *Le Web 2.0 en bibliothèques : quels services ? quels usages ?* dirigé par M. Amar et V. Mesguich, éd. du Cercle de la Librairie, 2009

"Web inscriptible et pratiques coopératives", in *Outils web 2.0 en bibliothèque : manuel pratique*, dirigé par J. Sauteron et F. Queyraud, éd. ABF, 2008

"Tentative de définition du vectorialisme", in *Traitements et pratiques documentaires : vers un changement de paradigme ?*, actes de la 2<sup>e</sup> conférence "Document numérique et Société", sous la direction d'E. Broudoux et G. Chartron, éd. ADBS, 2008

On a considéré le premier web comme une bibliothèque ; or le web d'aujourd'hui est principalement un outil de communication, un média de flux au moment où les médias traditionnels sont en train de se décomposer. Les industries liées aux télécommunications, à l'informatique et aux médias sont en train de converger autour d'un même tuyau, et plus encore, autour des mêmes pratiques sociales des lecteurs.

Dans ce cadre, je pense que seuls les outils généralistes, qui sont à la fois communicants, d'annotation, de travail... – principalement l'ordinateur portable et le téléphone mobile – ont de l'avenir. Ils permettent non seulement l'interopérabilité des contenus, mais surtout celle des pratiques. Le mot-clé aujourd'hui chez tous les fabricants de matériel c'est ATAWAD : *anytime, anywhere, any device*. Dans cette situation multiforme, le livre numérique prendrait un grand risque en se confinant dans des systèmes fermés où chaque éditeur négocierait avec un fabricant de matériel pour verrouiller son offre autour d'un créneau de lecteurs.

Un autre risque concerne la forme de numérisation par page, par exemple telle qu'elle est proposée par Google. Cela entraînerait le livre dans un nouveau format en insérant de la publicité au sein même des pages d'un livre. Mais plus encore, le mode par page induit une stratégie basée sur la recherche,... elle-même financée par la publicité. Ce mode de financement remet en cause l'indépendance et le choix d'accès des lecteurs : les documents à lire nous sont de facto promus, suivant le caractère publicitaire des algorithmes des moteurs de recherche, plutôt qu'issus de notre propre décision dans une liste par sujet, comme pourtant on essaie de nous le faire croire.

Or la recherche est le caractère central de la nouvelle réorganisation de la lecture. Auparavant pour toucher un lecteur, un auteur devait passer par un appareil de production, avec ses formes spécifiques de fonctionnement, qui a mené au monopole du livre tel qu'on le connaît. Cette partie de l'appareil industriel centré sur la production perd sa place au profit de ceux qui savent organiser l'accès. Les utilisateurs ont appris à se servir des moteurs, sans penser que les algorithmes de recherche ne respectent pas la neutralité qu'on leur suppose. Ils posent par exemple de plus en plus de mots pour accéder directement au document qui les intéresse, et c'est cela qui va permettre à ces moteurs, en train de devenir de véritables web médias, de les inonder d'une offre ciblée.

Autre phénomène capital, c'est la transformation de la lecture elle-même. Le modèle du *read only*\* se transforme en une relation de communication visant à parler des livres, à recommander des livres. La lecture active comprend aussi le partage ; nous avons toujours prêté des livres. Or dans le monde du numérique certains pensent que cette possibilité d'échange doit être supprimée, sous prétexte qu'on pourrait prêter trop largement. Si les lecteurs n'arrivent plus à partager leurs lectures, on risque de perdre cette capacité nouvelle de lecture active, de constituer des communautés autour du livre. C'était le travail magnifique de feu zazieweb, qui a malheureusement été largement abandonné par les institutions, et notamment par les bibliothèques. Un autre élément de cette culture *read write*\*, c'est tout ce que Lawrence Lessig\* appelle la remix culture, c'est-à-dire la constitution de nouveaux documents en piochant dans le stock existant, avec le "copier coller". Il me paraît plus important

d'apprendre à le faire correctement – en respectant les citations – que de l'interdire. Des pratiques artistiques utilisent le collage depuis longtemps et jusqu'à maintenant, on l'a considéré comme une nouvelle création. Dans le hip-hop, ce n'est que très récemment que l'industrie du disque a interdit l'utilisation de samples de plus de quinze secondes. Il y a un vrai travail à faire sur la culture du remix pour nous libérer de l'idée de l'Œuvre avec une majuscule et revenir à la communauté de lecteurs, à cette pratique de partage, de diffusion et de reconstruction. On sait bien que lorsqu'il lit, tout lecteur reconstitue le texte... initié par l'auteur.

Le document numérique a par nature un coût de reproduction marginal qui tend vers zéro. De plus, l'outil de production des textes – l'ordinateur – est également un outil d'édition, via des blogs par exemple, et un outil de distribution. Or cet outil a généralement été acheté pour d'autres raisons que la production de documents, donc le capital mort investi lui aussi tend vers zéro, c'est une économie d'infrastructure. Cette situation nouvelle offre à chacun des possibilités inégalées de s'insérer dans la lecture active. L'autre élément significatif est l'émergence d'une production de pair à pair\*, la capacité d'un auteur à se coordonner, à coopérer et à produire des biens de culture de manière coopérative.

Nous sommes dans le cadre d'une économie des rendements décroissants, où très peu de livres énormément lus forment la zone de l'audience, et où la plus grande partie des livres disponibles sont très peu lus et constituent ce que l'on appelle la longue traîne. Il y a une zone intermédiaire beaucoup plus intéressante qui représente la diversité culturelle. C'est celle sur laquelle les politiques publiques ou les choix des bibliothèques peuvent agir profondément pour favoriser l'accès à des documents qui ne sont pas dans l'ordre de l'audience, qui sont souvent plus exigeants ou venant de secteurs ou pays ayant moins de moyens publicitaires que le courant culturel dominant. Dans cette économie de l'attention, il va falloir

capter le lecteur devenu ressource rare, car dispersé parmi de très nombreuses sollicitations de lecture. Cette économie ne porte pas sur l'instant T, mais de manière holistique sur l'ensemble de la vie, ce que les économistes appellent la *lifetime value*<sup>\*</sup> : on est prêt à vous subventionner quand vous entrez dans un système parce qu'on fait le pari que vous allez y rester et rapporter plus tard beaucoup d'argent. Ainsi, la librairie en ligne Amazon a-t-elle beaucoup investi pour constituer une communauté d'utilisateurs et poser les bases de son commerce pour les années à venir.

Je voudrais terminer l'approche de la métamorphose du document suivant les trois axes du Pédauque, par la question essentielle du financement de la création. On a essayé de nous faire croire que les auteurs avaient quelque chose à gagner dans l'économie de la longue traîne. Mais soyons sérieux, seules les plateformes qui organiseront l'accès au livre électronique, comme Amazon ou Numilog ont quelque chose à gagner. Je suis beaucoup moins convaincu que se soit par ce phénomène qu'on arrive à assurer la rémunération de la création.

On ne peut cependant pas reproduire dans le nouveau système les modèles antérieurs, c'est-à-dire un bénéfice qui serait pris sur chaque objet au moment de sa vente, avec une répartition du risque de l'éditeur entre les livres qui se vendent bien et ceux qui se vendent moins bien. Il existe d'ores et déjà des domaines où la création n'est pas financée comme cela. La recherche et la musique contemporaine notamment, fonctionnent avec des financements publics. Pour l'instant, nous sommes aveuglés par la publicité – qui pourtant représente un très grand danger –, mais nous pourrions nous inspirer des modèles de financement collectif sur l'exemple de la licence légale appliquée à la musique ou à la loi sur le droit de prêt qui concerne le livre et les bibliothèques. Nous avons la capacité de savoir combien de fois un document placé sur le web a été lu, et donc celle de répartir une somme qui serait collectée via des prélèvements spécifiques, éventuellement complétée par la publicité ou des donations des fondations.

Le droit d'auteur en France est trop souvent considéré comme une icône intouchable. Heureusement, on commence à débattre réellement à son sujet. Le rôle des professionnels est d'encourager ce débat qui est celui de l'équilibre à trouver entre la création, les usages et les industries. Comment va-t-on empêcher de nouveaux monopoles de s'intercaler entre les producteurs d'information et les lecteurs ? Nous sommes à un moment passionnant d'une révolution non seulement technique, mais qui touche aussi les pratiques culturelles et les modes d'organisation de la chaîne

**“Dans cette économie de l'attention, il va falloir capter le lecteur devenu ressource rare, car dispersé parmi de très nombreuses sollicitations de lecture.”**

du livre. Il faut que nous y participions pleinement et non pas que nous y allions à reculons en essayant de savoir si l'eau numérique ne serait pas trop froide.

